

OLGA PERIĆ

**RES PRIVATAE DANS LA CORRESPONDANCE
DE IOHANNES VITÉZ DE SREDNA ET JANUS PANNONIUS**

La contribution¹ sous ce titre fait partie d'un projet de recherche sur le thème « Écriture de soi, ego-documents, auto-perception des communautés » réalisé en collaboration des collègues de l'Université de Zagreb et l'Université Paris VIII. C'était donc des questions de l'autobiographie, d'un genre littéraire, lequel n'est pas facile à définir. *Sensu stricto* c'est un texte en prose, dans lequel l'auteur raconte sa propre vie ; pour les autres il y a toute une gamme des récits autobiographiques : le journal personnel, le journal intime, la correspondance, etc. Pourtant on ne pourrait pas exclure la poésie de Janus Pannonius, laquelle est profondément autobiographique, de la littérature autobiographique parce que son récit est en vers. C'est pour cela que la théorie a cherché les autres solutions pour ce genre littéraire : écriture autobiographique, ego-documents etc., même Philippe Lejeune a proposé « le pacte autobiographique ». J'ai donc étudié quelques éléments d'ego-histoire dans la correspondance de Iohannes Vitéz de Sredna et Janus Pannonius.

La scène littéraire et culturelle de la royauté de Hongrie–Croatie du milieu du XV^e siècle est marquée par l'action de ces deux personnages illustres nés au nord de la Croatie – en Slavonie. Ils ont réalisé une carrière politique à la cour royale en prenant des positions importantes dans la hiérarchie ecclésiastique. Vitéz est plus âgé (né en 1408), Janus Pannonius est né un quart de siècle plus tard (né en 1434) mais leur dernière année de vie (1472) est identique, ce qui porte une certaine symbolique sur leur réalité commune. Après la conspiration ratée contre le roi Mathias Corvinus, Vitéz s'est trouvé pris dans son château archiépiscopal à Esztergom, tandis que Pannonius fuit en Croatie et meurt miné par la tuberculose à Medvedgrad, château fort près de Zagreb. Un lien familial les a rattaché : Vitéz est un oncle dévoué qui s'occupera à ce que le neveu doué obtienne la meilleure éducation possible – Guarino Veronensis recevra Pannonius dans son école humaniste à Ferrare parmi les élèves qui sont venus de divers pays européens.

Bien qu'ils agissent aux extrémités orientales de la frontière de la chrétienté, qu'ils soient inclus à vie dans des guerres incessantes avec l'armée turque, et bien que leur lieu géographique se trouve en marge de l'unité intellectuelle européenne *res publica litterarum*, ils ont joué un rôle très important dans la connexion culturelle de l'Europe centrale avec les humanistes italiens et les cercles latinistes dans les villes de la côte adriatique croate – Šibenik, Split et Dubrovnik. Devenu évêque du riche évêché de Várad (au-

¹ Ce texte est version orale de la relation tenue à l'Université Paris VIII (1998), à l'Université de Salzburg (2000) et lors du « Convegno sulla figura di Giano Pannonio » Ferrara (2002).

jour d'hui Oradea en Roumanie) dans les années cinquantes du XV^e siècle, Vitéz rassemble de nombreux écrivains et scientifiques dans sa cour en Transylvanie lointaine.

L'influence de l'humanisme italien existait déjà dans ces régions et c'est surtout Pier Paolo Vergerio (qui séjourne en Hongrie de 1417 à 1444) pédagogue, qui a fondé ses idées sur l'importance des normes antiques dans la formation de personnalités libres et fortes. Il appartenait à la seconde génération des disciples de Pétrarque.

Vitéz a commencé sa carrière professionnelle en tant que modeste chanoine à l'évêché de Zagreb. Lui même s'est scolarisé probablement à Vienne et par sa vie, son action instructive, sa culture et surtout par son rôle prédominant dans l'éducation et la formation des deux personnes les plus éminentes de cet espace durant la seconde moitié du XV^e siècle, à savoir le roi Mathias Corvinus et l'écrivain néo-latin Janus Pannonius, Vitéz a fondé les idéaux de Vergerio.

Il a fondé les idéaux humanistes en général. Mais, dans quelle mesure se sont-ils tout à fait recouverts avec les siens propres et les rêves et désirs de sa vie ? Ce peu qui nous reste de sa correspondance en parle. A la différence de Janus Pannonius, Vitéz n'est pas un écrivain né et ses lettres font partie de son travail obligatoire en tant que protonotaire principal de la chancellerie de la cour. De même, une dizaine de discours (des oraisons publiques) sont le résultat de son action politique diplomatique. Cependant, l'*Épistolaire*, constitué d'une partie des lettres apparues entre 1445 et 1451, a vu le jour pour servir de manuel épistolographique. Quant aux discours contre les Turcs, prononcés par Vitéz à Wiener Neustadt, ils ont été retranscrits sur place pour être lus dans les écoles allemandes, ce qui confirme que son énoncé – son *discursus* avait des qualités littéraires. Ce genre d'écriture publique est le plus souvent privé des éléments personnels, mais Vitéz, quelque prudent il ait été et combien l'eût-il évité, n'a pas pu éluder les éléments autobiographiques et se présenter sous des vues diverses de sa personnalité. Parmi les plus intéressantes et les plus complètes de ces vues se trouvent, à mon avis, le *moi-écrivain*, le *moi-ami*, et le *moi-oncle*.

Deux lettres de l'introduction (1445 et 1448) expriment le mieux les raisons pour lesquelles Vitéz a au juste accepté de donner ses lettres et quels sont ses principes épistolographiques. Les deux lettres sont en fait de vivants dialogues avec Pavao Ivanić (Paulus Ivanich), prêtre de l'évêché de Zagreb, qui est à peine parvenu et avec force entêtement à soutirer des lettres à Vitéz.

Dans les premières lignes de la lettre introductive (*que aliquarum sequencium prologus dici potest*) on peut tout de suite reconnaître le style caractéristique de Vitéz :

« Dilecto filio Paulo, notario cancellarie regie salutem.

Morem gerere solitus, fili, votis tuis cumulata instancia preceps agor, ut petitioni tue (vel impetitioni apcius dixerim) cedam magis, quam concedam; eo pacto, ut palam noverris huic importunitati tue impresenciarum non ex iudicio delatum iri, sed tedio. Urgentes quippe addis stimulos affectui, ne quo languore moreris occupatam solito exigendi vicem, neve refugis precibus tuis repulse minaces scopulos incurreres. Quod quidem sane etsi rapide instancie tue ratio expostulet, tamen id secus decernere placuit, scilicet ne ob

preces indignas dignum petitozem exasperem. Multa vero mihi advorsum obeunt, et multa pariter dehortantur, ne sermonem (si quis in me est) hoc tempore futilem efficiam. » (Epist. praef. 1, 1–4.)²

Vitéz est prudent : *ne sermonem (si quis in me est) futilem efficiam* – il ne veut pas que sa déclaration soit vide, il exprime sa modestie : « si tant est que j'ai le don du discours ». En réalité il y eu assez de raisons objectives, car la teneur des lettres était, et l'est encore après 500 ans, un document d'une valeur inestimable. Elles ont représenté un aperçu dans le fond même de la politique extérieure et intérieure de la cour de Buda. Les personnages y immergent d'un côté dans toute leur dynamique, leurs désirs sans scrupules du pouvoir, et de l'autre avec des efforts justifiés et entêtés de conserver l'intégralité plurinationale du royaume. C'est pourquoi Ivanić et Vitéz sont conscients du danger que peuvent représenter de telles lettres. Mais c'est son état de professeur et de civilisateur qui prévaut en lui :

« At quoniam iuxta magni oratoris nostri sententiam par est omnes omnia experiri, qui res magnas et magnopere expetendas concupiverunt, cedo instancie tue atque, ut petisti, statui mittere tibi infirma mea, legenti pociora, ut cum inter excellentes illas litterarum veterum regiones lassus forte versaberis, ad hec remittens animum iocabundus conquescas, ut tandem si summa miraberis, inferiora quoque probas. » (Epist. praef. 1, 36.)

Donc – « j'ai décidé de t'envoyer mes faibles travaux pour que tu puisses te reposer en ton âme et te détendre en gaieté, lorsque tu t'arrêtes par hasard fatigué du mouvement de par les magnifiques régions de la littérature antique ». Ce n'est pas seulement une formule de modestie, par cette phrase, Vitéz circonscrit son opinion sur l'influence et la prise en exemple des auteurs antiques. Cette opinion est en conformité avec la perception humaniste de l'antiquité. Vitéz averti Ivanić qu'« il existe tant de lettres connues d'auteurs antiques dans lesquelles l'esprit humain a sué avec tant d'art, qu'il va facilement trouver ce qu'il apprendra et ce qu'il admirera » :

« Extant certe prope te excellencium virorum veterum insignes ille illustresque littere, in quibus tanta arte sudavit ingenium, ut et quis discas, et pariter quis ammireris, recte invenias. Horum igitur erudita lectione crassus sis, ne queras maciem sermonis mei; in quo forte aliquam edicionem delegeris, mox deprehendes, fateor, ut olim cornicem Esopi alienis coloribus adornatam, ita ut parum reperies a me dictum, quod non dictum sit prius. Nec autem talis accomodati me pudet, nec tedet, inquam, si maiorum doctis ingeniis opportuno usui meo consuluisse videar, aut explorata aliorum instrumenta meo quoque commercio adaptare sim solitus. » (Epist. praef. 1, 28–30.)

² Edition : Iohannes VITÉZ de Zredna, *Opera quae supersunt*, ed. Iván BORONKAI, Budapest, 1980 (Bibliotheca scriptorum medii recentisque aevorum: Series nova, 3).

Camoenae Hungaricae 2(2005)

Il n'a pas honte d'un tel comportement « car Virgile non plus n'a pas rougi lorsqu'il a bu la douce beauté de son poème dans le miel de la rivière d'Homère » :

« Itidem sane tuus quoque Maro non erubuit, qui comptissimi illius atque panagirici (!) carminis sui eruditum dulcorem ex melle Homericum fluminis epotasse astruitur. » (Epist. praef. 1, 31.)

L'analyse philologique des lettres de Vitéz confirme le grand nombre de citations antiques, toutefois, elles ne restent pas isolées et elles sont complètement incorporées dans l'énoncé de Vitéz. Les particularités stylistiques de Vitéz sont les phrases très développées, les fréquentes figures rhétoriques, les connotations et associations qui amènent par moment à l'incompréhension. Il me semble qu'il fait cela sciemment et que se cache dessous l'un des traits les plus importants de sa personnalité. Il dit en effet : « ...j'ai particulièrement peur que tu ne m'amènes à sortir de moi-même, moi qui généralement me tient à l'intérieur, et que tu ne me soutire par ruse l'envie qu'ils me peignent plutôt qu'ils ne me lisent » :

« Et quidem in primis vereor, ne me perperam extra me ipsum producas, qui citra consistere soleo, neve astu perlicias, ut pingi quam legi malim. Hanc enim illecebram nec caucioni mee nec proposito consentaneam paremque futuram ipse consencies. Ego vero haud multum pensi habeo, quo pacto apud ceteros ferar: tu modo eo, quo exigis, animo affectuque petita suscipias! » (Epist. praef. 2, 27–30.)

Cette prudence et cette peur d'exposer son fort intérieur au public, qu'il s'agisse de son monde émotif ou de la réalisation de ses compétences intellectuelles et compétences littéraires dans les lettres, sont toutes humaines. Il continue de manière un tant soit peu nerveuse : « ...du reste, je ne tiens pas beaucoup la manière dont me considère les autres ». Cette phrase découvre les doutes et l'inquiétude de l'intellectuel autocritique. Enfin il exige de Ivanić de garder ce recueil de manière éveillée à ce qu'il dépasse la frontière de « la lecture privée » et qu'il ne lui laisse pas la possibilité de trouver porte à travers laquelle il sortirait dehors :

« Sed forte iam modum epistole transgredi videor, dum in calamus tuo stimulo concitatum plurima occurrentia irruunt impinguntque. In eius tamen calce hanc unam tibi condicionem edici perferas, ut volumen hoc intra private lectionis terminos fido custode communias, ne per te foras migrandi fores facile inveniatur, neve eorum prostituatur examini, apud quos studia nostra optaremus conferre libencius quam preferre. » (Epist. praef. 2, 39–40.)

La même pensée de Vitéz se répète, cette fois-ci dans un contexte concret, à savoir la même aversion et cet inconfort face à la rencontre avec le monde extérieur.

Ivanić a obéi, le recueil est resté conservé en seulement deux manuscrits connus, dont l'un se trouve à Vienne à Österreichische Nationalbibliothek (Original exemplar) et n'était publié pour la première fois qu'au dix-huitième siècle.³ C'est ainsi que l'*Épistolaire* de Vitéz est resté inconnu. L'*Opus de conscribendis epistulis* de Erasme ne sortira qu'en 1521, et entre-temps de nombreux autres manuels circulent en Europe, par exemple manuel épistolographique écrit par Franciscus Niger⁴ et qui a eu cca 50 éditions. Mais ce ne sont que des manuels avec les définitions des divers « genera epistolarum » et les exemples sont des lettres fictives. Au contraire, la correspondance de Vitéz est authentique, ce sont des lettres, lesquelles auraient pu servir comme des exemples. C'est pour cela aussi que Vitéz n'a même pas permis à Ivanić de mettre son nom dans le titre car « libellus iste loquatur materiam, et non loquatur autorem ». Quand même la question reste : « Pourquoi a-t-il fini par donner les lettres ? »

Moi-ami est une vue tout aussi intéressante de la personnalité de Vitéz. On ne trouve que peu de lettres privées de Vitéz dans l'*Épistolaire*. Dans l'ensemble ce sont des lettres de nature conventionnelle avec des éloges, des courtoisies communes, parfois de l'humour, des remerciements pour des déplacements réussis, des travaux diplomatiques et des transactions monétaires. La seule lettre dans laquelle il se soit un tant soit peu ouvert, dans laquelle il s'est permis de dévoiler ses sentiments, a été la lettre à l'humaniste polonais Nicolaus Lassocki, écrite juste avant son élection en tant que évêque de Várad (1445). Lassocki était un mécène des étudiants polonais, mais en même temps un diplomate, qui voyage dans toute l'Europe. Il semble que la lettre soit apparue à un moment de crise dans la vie de Vitéz. Il mentionne un voyage non réalisé, et des commentaires de Ivanić on peut en conclure qu'il est parti dans un voyage d'étude en Italie mais que des brigands l'ont arrêté :

« Venerande mi pater et domine!

Infelici occupatus tempore via, quam optabat animus, incedere minime potui, verum reiectus in meam infinite temptationis domum, ipsemet – ut vera loquar – ignoro, quo iam consistam gradu. Non, pater, ut omnino oblitus sim condicionis mee, neve inter solidum et lubricum differenciam non esse putem, sed quia de statu meo explicare nescio, quod fortasse reputare scio, presertim dum et nunc aliud apponi mihi, atque aliud opponi conspiciam. Accedit ad hec et ille gravissimus vite mee turbo, quo meus tanta confusione fluctuat animus, ut inter dextram et sinistram hominum non facile discrecionem connciere sciam. » (Epist. 20, 1–3.)

Est-ce que ça l'a réellement détourné du désir de se laisser aller aux réjouissances intellectuelles dans les cercles humanistes italiens avant qu'il ne se consacre définitivement à la politique en tant que chancelier et haut fonctionnaire clérical ? Ces paroles sincères sont : « J'ignore où m'arrêter » (*Ignoro, quo consistam gradu?*). « Non, père, je n'ai pas

³ J. G. SCHWANDTNER, *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini*, vol. II, impensis J. P. Kraus, bibliopolae Vindobonensis, 1741, 3–106.

⁴ *Modus epistolandi*, éd. 1-ère: Venetiis, 1488; éd 57-ième: Venetiis, 1598.

oublié ma position et je suis conscient de la différence entre le solide et le mouvant, mais c'est parce que je ne sais pas démêler les difficultés de ma situation telles que je sais me les imaginer, surtout lorsqu'en même temps on me reproche quelque chose et on m'approuve autre chose ».

Le style de cette lettre est plus léger, plus fluide qu'habituellement ; il est construit sur de pures antithèses : *incidere via – revehi* (partir – revenir), *via, quam optabat animus – domus (propria) infinitae temptationis* (voyage que je voulais sincèrement – mon propre foyer de tentation infinie) – les tentations communes interviennent en chemin !, *solidum – lubricum* (sol solide et mouvant), *opponere – apponere* (reprocher – approuver).

La phrase clef dans la lettre est *Accedit ad hec et ille gravissimus vite mee turbo, quo meus tanta confusione iam fluctuat animus, ut inter dextram et sinistram hominum non facile discrecionem connicere sciam* (« C'est en plus de cela le tourbillon le plus grave de ma vie dans lequel mon âme plane incertaine dans une telle confusion que je ne peux distinguer la différence entre les gens qui me sont favorables et ceux qui me sont défavorables »). Cette image obtenue par le choix des mots *turbo – confusio – fluctuare* est assez forte. (Le tourbillon est une manifestation naturelle qui provoque un état confus, et de planer en rond empêche la prise de connaissance du côté droit et gauche.)

Il rappelle à Lassocki ses sincères sentiments amicaux et exprime dans le même temps la crainte de perdre des amis. Pour ce qui est des autres, il sait qu'ils lui sont hostiles, mais il n'y prête pas attention (*non mihi magno pretio venit*). La lettre va se terminer par des paroles posées, il s'abandonnera à la volonté divine, car *alea iacta est* :

« Scio, pater, quid de me alibi agitur; non magno mihi pretio venit –, amicos potius perditurum me fortasse perdoleo. Verum comitto divine per omnia voluntati, feram ut potero, quia iam alea iacta est. Credebam me magno fundamento innixum – et ita adhuc credo –, sed quia hiis turbinibus et magne turres concidunt, parum, referet, si ego pariter huius tonitruum machinis deturber. » (Epist. 20, 10–12.)

Il est difficile de dire ce qui a incité Vitéz à ranger une telle lettre personnelle dans l'*Épistolaire*. Lui qui se referme incessamment sur lui-même dévoile soudainement ses pensées les plus profondes, ses doutes et soucis. Il reste néanmoins prudent, rien de concret n'est indiqué, pas même un nom, pas même un événement. Peut être qu'à l'aide des mots *non mihi magno pretio venit* il ne fait que calmer en apparence son inquiétude.

Son rapport avec Janus Pannonius a vraisemblablement fourni à *Vitéz-l'oncle* des soucis mais aussi assez de plaisirs de la vie, notamment au cours de la période plus tardive lorsque leur communauté intellectuelle a été renforcée par des actions politiques et culturelles communes. Lors du bref retour de Janus Pannonius à la maison en 1451 (après 1447), Vitéz écrit une courte lettre à Guarino et exprime sa grande satisfaction quant aux progrès du jeune garçon :

« Egregio viro, domino Guarino Veronensi etc., amico nobis sincere dilecto Iohannes Waradiensis episcopus

Egregie vir!

Revocatum ad nos Iohannem nostrum vidimus, olim puerum, nunc magistri curam doctrinarumque faciem pre se ferentem. Coluimus in eo fraternam personam, verum doctoris ymaginem multo amplius. Ceterum diligencia, caritas, instituta et benivolencia erga eum habita quanti apud nos habenda sint, exhinc experti iamiam metiri opus habebimus. Eadem quippe ratione, qua doctum fratrem amabimus, doctorem quoque laborantem reficere non aspernabimur. Nunc eundem priori loco et fidei remittimus et recommittimus. Valet.

Ex Buda XVII Marcii anno Domini MCCCC quinquagesimo primo. » (Epist. 76.)

Janus Pannonius a passé onze ans à l'école en Italie, dont sept chez Guarino à Ferrara et quatre à l'Université de Padoue. Il a écrit un certain nombre de poèmes plus grands en hexamètre (un panégyrique de Guarino réputé), deux livres élégiaques et environ 400 épigrammes. La thématique est le plus souvent antique mais aussi contemporaine ainsi que profondément personnelle–autobiographique. Il reste aussi une vingtaine de lettres, écrites après 1458, c-à-d. de retour en Pannonie, la plupart du temps à Pécs où Pannonius a été évêque. A côté d'un certain nombre de lettres officielles conventionnelles, les lettres aux amis proches sont précieuses, et ce sont notamment celles adressées à Galeotto Marzio avec lequel il est lié depuis les jours communs de l'enfance chez Guarino et les études à Padoue. A travers les lettres à Galeotto on peut comprendre et analyser Janus Pannonius, de la même manière que Vitéz, en tant que *poète, ami*. Quelques lettres aux autres destinataires montreront aussi l'image de Janus Pannonius comme *neveu* de Vitéz.

Le retour d'Italie amène des tons plus tristes dans la création du poète, il écrira plusieurs poèmes autobiographiques, mais un petit épigramme intitulé *De amygdalo in Pannonia nata* (Epigr. I, XXVIII)⁵ reflète exactement son état :

Quod nec in Hesperidum vidit Tirynthius hortis
Nec Phaeaca, Ithacae dux, apud Alcinoum.
Quod fortunatis esset mirabile in arvis,
nedum in Pannoniae frigidior solo;
Audax per gelidos en! floret amygdala menses,
Tristior et veris germina fundit hyems.
Progne, Phylli tibi, fuit expectanda; vel omnes
Odisti jam post Demophoonta moras?

Il ne cesse de travailler, il annonce à son ami la traduction d'Homère :

⁵ Edition : IANI PANNONII *Poëmata quae uspiam reperiri potuerunt omnia*, I–II, ed. Samuel TELEKI, Traiecti ad Rhenum, Bartholomaeus Wild, 1784.

Camoenae Hungaricae 2(2005)

« Ioannes Pannonius Galeotto Martio Narnensi S. D.

Cum incidissent in manus meas Homericij cuiusdam interpretis aliquot libri; tertius, puta, quartus et quintus; nolui quicquam de illo temere iudicare, nisi prius et meas ipse vires, in eadem, ut ita dixerim palaestra experirer. Quod etiam eo libentius feci, ut hoc uno compendio tam Graecas litteras, quam versificandi usum, longo tandem postliminio repeterem; quarum duarum rerum, ab ineunte, ut nosti, pueritia, semper fueram studiosus; sed iam pridem ambas aequae intermiseram, cum aliis occupationibus districtus, tum quod in hac nostra barbaria, nec librorum copia dabatur, nec qui excitare studium posset, usque applaudebat auditor... » (Epist. III.)

Il se plaint à son ami : « ...comme tu le sais, je m'occupe depuis l'enfance de la littérature grecque (*Graecae litterae*) et de versification (*versificandi usus*), et maintenant j'ai abandonné les deux, en partie empêché par les autres travaux, en partie en raison de ce que dans ce lieu sauvage il n'y a ni livres ni les applaudissements d'auditeurs qui pourraient me pousser au travail (*qui excitare studium posset*) ». Il considère qu'il n'est plus un poète dont la gloire est chantée (*quem ... fama decantat*), car tout ce qu'il a bu à la source de Guarino s'est asséché à cause de la longue interruption :

« Non sum ego is, quem vel tu existimas, vel fama decantat. Si quid etiam olim de fonte Guarini nostri, quem tu merito laudas, hauseram, id tam longa intermissione exaruit. » (Epist. XI.)

Bien sûr que son inspiration poétique ne s'est pas asséchée, il a continué d'écrire, mais la maladie, la mort de sa mère et la participation aux entreprises guerrières ont introduit l'insatisfaction et l'appréhension dans sa poésie, de sorte que par instant cela devenait de plus en plus personnel.

Dans une autre lettre joyeuse et spirituelle, adressée à Galeotto, Janus Pannonius attend avec impatience l'arrivée de son ami :

« ...Illud jam nunc tecum paciscor, ut reduci tibi, post aliquantam domi morulam, Pannonia fit Corcyra, ego Alcinous. Eritne umquam ille dies, quo omnes ab ore tuo pendebimus, et mirabimur narrantem:

Oceani monstra, et iuvenes vidisse marinos?

Ac longe Calpe relictas,

Audisse Herculeo stridentem gurgite Solem? Et

Quanto Delphinis Balaena Britannica maior?

Tu loqueris quicquid voles, nos omnia credemus. » (Epist. XIII.)

« ...va t-il donc finir par venir ce jour lorsque nous écouterons tous avec attention tes paroles et que nous t'admirerons lorsque que tu nous raconteras, ... car quoi que tu raconteras, nous te croirons entièrement ». L'ironie joyeuse et les remarques spirituelles

Camoenae Hungaricae 2(2005)

sont caractéristiques des lettres à Galeotto. C'est ainsi par exemple qu'il répond à la requête de Galeotto pour qu'il lui envoie des livres par l'interjection :

« Postremo suades ut libros mittam. An nondum etiam satis misisse videor? Graeci mihi soli restant, Latinos iam omnes abstulisti. Dii melius! Quod nemo vestrum Graece scit! Puto et ex Graecis nullum mihi fecissetis reliquum. Quodsi didiceritis, ego mox Iudaicum ediscam, et ex Ebraeis codicibus Bibliothecam inscribam... Testor Musas ipsas, et lecturum me, et scripturum fuisse plurima, sed iam extortis mihi harum rerum subsidiis, necessario conticescam, et linguam rubigini permittam. » (Epist. XVII.)

« Ne vous en ai-je donc pas suffisamment envoyé, il ne me reste que les grecs, vous avez emportés tous les latins. Quelle chance que vous ne sachiez pas le grec ! Et si jamais vous appreniez le grec, j'apprendrais l'hébreu et je commanderais une bibliothèque avec les codex juifs... ». Il est connu que Vitéz et Janus Pannonius avaient de riches bibliothèques, lesquelles sont entrées après leur mort dans la bibliothèque de base de Corviniana. Ils se sont le plus souvent approvisionnés en Italie précisément à travers Vespasiano da Bisticci. Ce que les livres pour Janus Pannonius signifiaient clairement indiquent ces mots : *Non ego possidere affecto libros, sed uti* (Je ne veux pas posséder de livre mais les utiliser)... « Je jure auprès des Muses que j'ai eu l'intention de beaucoup lire et de beaucoup écrire, mais si ce support m'est ôté, je me tairais et j'abandonnerais ma langue à la rouille ».

Le personnage du *poète* et celui de l'*ami* s'entremêlent dans ces lettres. De point de vue stylistique, elles sont fortement différentes de celles de Vitéz, construites sur des phrases brèves et simples, sans grandes figures rhétoriques, sans déclaration à double sens, avec les citations d'auteurs antiques qui sont séparés.

Le rapport envers l'*oncle*, ainsi que celui de Vitéz envers le *neveu*, peut être trouvé indirectement dans les lettres aux autres correspondants. Certains se sont adressés à Janus Pannonius avec la requête qu'ils les recommandent à son oncle. Il répondra à l'un de ses amis :

« Postremo quod petis te R. D. avunculo meo fieri commendatum, habes quod optas. Fovet ille vir, et quidem sua sponte, omnes doctos ac tui similes viros. Tu modo perge, ut coepisti, et ambobus nobis te carum esse confidito. » (Epist. XI.)

« ...tu me demandes de te recommander à l'honorable homme mon oncle. J'ai fait ce que tu as voulu. C'est homme est enclin, même sans recommandation, à toutes les personnes cultivées et à tes semblables. Continu comme tu a commencé et tu nous sera cher à tous deux. »

Bien que ni Vitéz ni Janus Pannonius n'aient eu l'intention d'écrire sur eux-mêmes en écrivant leurs lettres, ils ont quand même introduit consciemment ou inconsciemment des éléments de leur propre ego-histoire. Si l'on compare les réflexes de leurs personnalités à travers le *moi-écrivain*, le *moi-ami*, le *moi-oncle/neveu*, il me semble que le lien familial se déroule à la fois de manière heureuse et satisfaisante, qu'il a enrichi et ennobli les deux.

De plus, ils avaient de nombreux amis, Janus Pannonius en particulier. Dans ses nombreux épigrammes il se comporte de manière spirituelle, chaleureuse et avec une pointe d'ironie vis-à-vis de ses camarades. Il en est de même dans ses lettres mais en étant un peu plus calme. Les lettres de Vitéz aux amis n'ont pas cette simplicité et cette cordialité, il s'abandonnait difficilement aux sentiments et n'ouvrait pas son cœur.

Ils sont également différents en tant qu'hommes de plume. Janus Pannonius est un poète né, et son excellente éducation humaniste contribuera à en faire l'un des poètes les plus connus de son temps. Quelle que soit la situation dans laquelle il se soit trouvé, quand bien même jusque dans la froide Pannonie profonde ou sur le champ de bataille dans les forêts bosniaques, sa Muse l'inspirera. Les lettres de Vitéz quant à elles apparaissent en tant que partie intégrante de son travail, il est avant tout un politicien et un chancelier, et seulement après écrivain. Malgré tout, en envoyant ses lettres dans le monde, Vitéz l'humaniste et le civilisateur a vaincu le Vitéz autocritique et l'intellectuel prudent. Le désir de contribuer de cette manière également à la formation de la jeunesse, de transmettre une partie de son savoir et son art aux autres, d'éveiller chez les jeunes une étincelle d'aspiration à conforter les meilleures capacités humaines, a été plus fort. Cette aspiration qui vibrait en lui d'une forte flamme, il la nomme lui-même, dans toute sa complexité, par un seul terme – *humanitas*.

Bibliographie

- Vilmos FRAKNÓI, *Vitéz János esztergomi érsek élete*, Budapest, 1879.
- Ivan ČESMIČKI (JANUS PANNONIUS), *Pjesme i epigrami*, tekst i prijevod, preveo Nikola ŠOP, Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, 1951 (Hrvatski latinisti).
- Tibor KARDOS, *Petrarca e la formazione dell'umanesimo ungherese*, in: *Italia ed Ungheria: Dieci secoli di rapporti letterari*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1967.
- V. GORTAN – V. VRATOVIĆ, *Hrvatski latinisti / Croatici auctores qui Latine scripserunt*, I–II, Zagreb, Matica hrvatska, Zora, 1969–1970 (Pet stoljeća hrvatske književnosti, 3).
- Philippe LEJEUNE, *Le pacte autobiographique*, Paris, 1975.
- Olga PERIĆ, *Zbirka pisama Ivana Vitéza od Sredne*, *Živa antika* (Skopje), 28 (1978), 399–404.
- Marianna D. BIRNBAUM, *Janus Pannonius: Poet and Politician*, Zagreb, Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti, 1981 (Razred za filologiju, 56).
- Mirna VELČIĆ, *Uvod u lingvistiku teksta*, Zagreb, 1987.
- Hrvatski latinisti, razdoblje humanizma*, priredio i predgovor napisao Darko NOVAKOVIĆ, Zagreb, Erasmus, 1994 (Hrvatska književnost od Bašćanske ploče do naših dana, 2).
- Latinsko pjesništvo u Hrvata*, dvojezična antologija, priredio Vladimir VRATOVIĆ, Zagreb, Školske novine, 1997.
- Andrea ZLATAR, *Autobiografija u Hrvatskoj: Načrt povijesti žanra i tipologija narativnih oblika*, Zagreb, Matica hrvatska, 1998 (Mala knjižnica Matice hrvatske, Novi niz: kolo VII, knjiga 39).